CONVENTION NATIONALE.

ESSAI SUR LES ÉLÉMENS D'AGRICULTURE, POUR LES ÉCOLES PRIMAIRES.

PAR MARC-FRANÇOIS BONGUYOD.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

LES écoles primaires sont ouvertes; les instituteurs n'ont aucun livre élémentaire propre à former le cœur, à orner l'esprit de leurs élèves. Le jury, établi en vertu d'un décret de la Convention nationale, n'auroit-il trouvé, parmi les ouvrages mis au concours, aucun livre digne de la couronne civique? La tâche est pénible: il lui sera plus facile de censurer, que de se soumettre à la censure. Cependant la jeunesse des campagnes a besoin d'un livre élémentaire sur l'agriculture; il faut ajouter les principes à la pratique, afin que l'un dirige l'autre: c'est dans cette vue que j'ai classé quelques idées très-simples sur les utiles & précieux travaux des cultivateurs. J'invite mes collègues qui m'ont inspiré de l'estime & de la confiance, à réformer

ces idées, à perfectionner un ouvrage que je pourrai à peine ébaucher.

Il est aujourd'hui reconnu de tout le monde que le premier & le plus utile de tous les états qui ont existé, est l'agriculture, puisqu'elle nourrit l'homme. C'est vers cet important objet que tout citoyen qui aime sincèrement sa patrie, doit diriger son étude & son travail; c'est dans les écoles primaires où il faut inspirer l'amour & l'émulation nécessaires à l'exercice de cet état. Il est essentiel d'instruire la jeunesse, 1°. des avantages de l'agriculture, 2°. de ses travaux, 3°. des moyens de l'améliorer, 4°. des mœurs des agriculteurs & des connoissances qu'exige cet état, 5°. des soins à donner au bétail, des maladies auxquelles il est sujet, & des remèdes propres à les guérir. Tel est le but de cet opuscule, qui, en d'autres mains, deviendra plus utile.

§. I.

Avantages de l'agriculture.

Il n'y a point d'art plus utile, plus agréable & plus digne d'un homme libre, que l'agriculture; elle fournit la subsistance à tous les êtres, elle influe utilement sur tous les autres; nul individu qui n'en connoisse le prix, n'en sente le besoin, & ne la recherche : c'est le premier état de l'homme, celui auquel l'Etre suprême l'a destiné. Ainsi l'agriculture est digne de la vénération de l'espèce humaine; elle est une excellente école de frugalité, d'industrie & de justice; le travail actif & constant qu'elle exige, procure aux laboureurs une santé forte, qui rend moins sensibles les peines de l'état, & éloigne les passions qui agitent l'ame & troublent la tranquillité de l'homme: aussi le laboureur n'abuse point des bienfaits de la nature; il sait s'en servir à propos, & à mesure que le besoin le presse; l'aurore le voit à son atelier, un repas simple & frugal couvre sa table, un lit sans mollesse ni ornement

l'invite aux douceurs du ſommeil. Cette conduite prolonge ſa vie ſans infirmités, heureux fruits de la frugalité. Rien de plus utile que l'agriculture, rien en même-temps de plus agréable.

Comme les abeilles ont du plaiſir à recueillir le ſuc des fleurs, qui produit un comeſtible ſucculent, de même le laboureur a du plaiſir de cultiver ſon champ, d'en recueillir le fruit dû à ſes peines & à ſes ſueurs. Quelle délectation n'a-t-il pas de voir ſes champs dorés, ſon grenier rempli, & les beſoins de ſes concitoyens ſatisfaits? car c'eſt pour tous qu'il travaille. Rien donc de plus digne de l'homme libre, que l'agriculture. Il n'eſt aucun citoyen qui ne lui doive le tribut de ſon travail : beaucoup avoient quitté la charrue pour prendre la plume, tous doivent renoncer à la plume pour reprendre la charrue; l'agriculture eſt un moyen honnête & convenable d'augmenter ſon bien; il ne faut ni fraude ni artifice, ſi communs dans les autres états; un travail actif eſt le ſeul partage des laboureurs. Rome avec l'agriculture a été ſobre, induſtrieuſe & vertueuſe; Rome ſans agriculture a perdu ces vertus auxquelles ont ſuccédé le luxe, l'oiſiveté & la licence : Rome avec l'agriculture a conſervé ſon amour pour la liberté & la patrie; Rome ſans agriculture a vu ſon courage abattu, ſon empire ruiné, & ſes lois ſans vigueur.

§. II.

Des travaux de l'agriculture.

Si l'agriculture procure des avantages, ils ne ſont dus qu'aux peines des agriculteurs. Voyons d'abord l'enſemble de leur vie, enſuite nous entrerons dans le détail de leurs occupations.

En ſuivant l'agricole depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, qu'appercevons-nous en lui? Peines, chagrins, travaux pénibles, en un mot, tout ce qui peut rendre la vie inſupportable.

L'enfant agricole eſt porté par ſa mère dans les champs. Là, qu'y reçoit-il ? Les rayons du ſoleil, l'humidité des nuages, & pour tout ſoulagement un lait échauffé. Parvenu, cet enfant, à ſept à huit ans, on lui confie la garde du bétail. A quelles peines n'eſt-il pas expoſé ? quels ſoins ne doit-il pas avoir ? Il ne quitte cet état que pour ſe livrer à un autre plus dur. Tantôt le corps alongé toute la journée ſur la bêche, tantôt le ſoc de la charrue entre ſes mains, comment répare-t-il les forces que ce travail lui fait perdre ? Un pain dur & groſſier eſt ſon unique nourriture; de la paille, une légère couverture, forment ſon lit. Il n'en ſort que pour retourner à ſon atelier.

Les occupations des laboureurs ſont continuelles; il n'eſt aucun mois, aucun jour de l'année où le laboureur puiſſe reſter oiſif. Voyons ce qu'il fait & ce qu'il doit faire dans chaque ſaiſon.

Au printemps, le laboureur prépare les terres pour recevoir la ſemence. Cette préparation ſe fait de pluſieurs manières : en traçant des ſillons avec la charrue, en remuant la terre avec des pelles ou des pioches; ce travail eſt très-pénible. Les terres ainſi préparées, enſuite fumées, le laboureur sème les blés de printemps, qui conſiſtent en orge, avoine, pois, fèves, lentilles, maïs, &c.

Lorſque le laboureur a ſemé, il tourne ſon attention & ſes ſoins du côté des prés; il les diviſe en différens canaux qui reçoivent les eaux néceſſaires à leur irrigation.

Le bétail exige infiniment de ſoins, d'attention; mais il en ſera parlé dans un chapitre particulier.

La culture de la vigne exige une infinité de ſoins & de peines.

Au printemps le vigneron taille la vigne, il en lie les ceps avec des bois appelés communément peſſaux ou échalas; il a ſoin de remuer la terre autour de ces ceps, afin de ranimer la végétation.

En été, le laboureur eſt occupé de recueillir les foins

& graines propres à la nourriture du bétail. A peine a-t-il fait cette récolte, qu'il travaille à celle des grains. Aussi-tôt qu'il sont enlevés, il prépare la terre qui les a produits à recevoir au printemps prochain une semence différente.

Le vigneron ne reste pas oisif: dans cette saison, on le voit continuellement occupé à remuer la terre qui environne les ceps de vigne.

L'automne n'est pas plutôt commencé, que le laboureur conduit les engrais dans les champs, y trace des sillons avec la charrue, & sème le blé froment.

C'est dans cette saison que le vigneron, après avoir pendant toute l'année épuisé ses forces à cultiver la vigne, recueille le fruit dû à ses peines, à ses sueurs.

L'hiver arrive, alors le laboureur abandonne les champs, mais pour se livrer à un travail qui n'est pas moins pénible que celui des saisons précédentes. Quand il n'auroit d'autre occupation que celle de soigner son bétail, elle exigeroit une très-grande partie de son temps; l'autre partie est employée à battre les grains, à les conduire aux lieux de la vente.

Le vigneron, malgré la rigueur de la saison, n'abandonne pas la vigne; il y transporte des engrais, y fait des fosses destinées à recevoir de nouveaux ceps. Lorsque le temps ne lui permet pas de sortir de sa maison, il s'occupe à préparer des échalas ou pessaux, qu'il emploie au printemps pour soutenir la vigne.

Telles sont les occupations des laboureurs & des vignerons, de ces hommes utiles & précieux, qui sans cesse s'occupent à procurer à leurs semblables les douceurs & les commodités dont ils ne jouissent pas eux-mêmes. Cependant ces hommes naguère étoient soumis à un esclavage odieux à la raison, honteux pour l'humanité, & sur-tout abominable aux yeux de la religion: aussi, dans le partage des fruits de la terre entre les riches & les culti-

vateurs, voyoit-on les premiers jouir sans peine, & les autres travailler sans récompense; la justice nationale a délivré ceux-ci de cette tyrannie, elle en a fait des hommes libres, égaux en droits à ceux qui les opprimoient.

Le travail du laboureur & du vigneron n'a pas toujours le succès qu'il mérite : une grêle enlève sa moisson; une gelée, un brouillard, une pluie l'affoiblissent beaucoup; il mérite donc, le laboureur, d'être ménagé, protégé, puisqu'il travaille si utilement pour les autres, & que souvent il ne retire pas le fruit de ses peines.

§. III.

Des moyens généraux propres à l'amélioration de l'agriculture en France.

Comment indiquer au laboureur les moyens de tirer un meilleur parti des ressources que lui offre le sol qu'il habite? sera-ce par une méthode générale? Son insuffisance, ou plutôt son inutilité, depuis long tems est reconnue. Suffira-t-il de dire au laboureur : examine le climat que tu habites, quels sont les bleds qui lui conviennent; sois attentif sur le mouvement des astres, afin de choisir un tems favorable à la culture; sois délicat sur le choix des bleds propres à la semence? assurément une leçon de cette espèce est peu satisfaisante : c'est leur apprendre ce qu'ils savent, ce qu'ils pratiquent. S'étendre davantage, vouloir expliquer les différentes qualités de terre, le mode de culture convenable à chacune, ce seroit faire parade d'une science empruntée. La théorie la plus parfaite & la mieux combinée échoue souvent au pied de l'expérience; disons donc au laboureur : Le sol que tu cultives est libre, indépendant; ne crains pas d'en être dépouillé, ta personne & ta propriété sont sous les auspices de la loi : recueille tous les moyens qui sont en ton pouvoir pour fertiliser tes

héritages ; réunis les préceptes aux essais : l'un dirigera l'autre, & tu parviendras plus sûrement à retirer du fruit de ton travail.

Il ne suffit pas de tenir ce langage au laboureur : il faut lui indiquer les principes de l'agriculture & les moyens de les appliquer à ses héritages.

Il faut examiner quelles sont les choses qui concourent à sa fertilité, & comment en faire l'application au sol de la France.

§. Ier.

Des choses qui concourent à la fertilité de la terre.

La terre est une bonne mère qui fournit aux besoins de ses enfans, mais elle exige un travail actif & constant ; il faut des bras pour la cultiver, du bétail pour la féconder & en recueillir les fruits. Plus un cultivateur tient de bétail, plus il est en état d'améliorer ses héritages : ainsi, du bétail & de l'engrais, voilà les véritables sources de la prospérité de l'agriculture ; elles ont toujours réussi à ceux qui les ont mises en usage.

§. II.

Moyens de faire valoir les ressources en France.

Il n'est pas de pays où l'agriculture puisse mieux fleurir qu'en France : quoique son sol soit déja bien cultivé, il est cependant susceptible d'amélioration.

La France, en matière agricole, peut être divisée en trois parties principales : la montagne, le vignoble & la plaine. Chacune de ces parties a un mode de culture différent ; il est donc nécessaire de voir ce qui peut leur convenir.

La montagne a deux parties bien distinctes, relativement à ses productions : l'une, appelée haute montagne, ne produit que de l'orge, de l'avoine & des fromages ; l'autre, appelée basse-montagne, est plus fertile : on y recueille du froment, de l'orge, de l'avoine & du maïs.

C'est dans la montagne qu'il faut de la force & du courage pour vaincre l'aridité du sol, & tirer du sein de la terre quelques productions : aussi la culture y est des plus pénibles, & les héritages ne donnent du fruit que par la fécondité qu'ils reçoivent des engrais ; il faut donc du bétail & le bien nourrir : voilà le vrai moyen d'améliorer l'agriculture dans la montagne.

La véritable nourriture du bétail, celle qui fournit les meilleurs engrais, c'est le foin. La montagne ne renferme pas des prairies bien étendues, la plupart de ces prairies n'est pas fertile. Les moyens suivans peuvent accroître leur production.

Si le sol de la prairie est gras, on est assuré d'en augmenter le fruit par des clôtures, qui sont utilement employées dans plusieurs parties de la montagne, où chaque propriétaire a son terrein séparé : aussi, le bétail y est mieux nourri.

Si le sol est voisin des eaux, qu'il puisse en être arrosé, il faut les distribuer de manière que toutes les parties de la prairie en reçoivent l'influence.

Si le sol est aride, il faut recourir à l'usage des prairies artificielles, qui produisent de si heureux effets, qu'on a lieu d'être surpris de ce qu'il y en a si peu.

Chacun connoît les graines propres à la formation des prairies artificielles : ce sont la luzerne, la sparsette, le trefle, le raigrais ou le fromental, ce qui signifie faux froment. De toutes ces graines, le fromental & la sparsette paroissent les plus convenables à la montagne. Tout sol leur est propre ; la gelée, les frimats ne nuisent point à

leur production qui convient à tous les bestiaux : l'expérience qui en a été faite a justifié les bonnes qualités de ces graines (1).

Le vignoble est la partie de la France qui produit du vin. On peut la sous diviser en vignoble proprement dit, & vignoble agricole.

Le premier, dans de certains pays, ne donne que du vin : dans d'autres, comme dans les départemens méridionaux, la vigne est parsemée de mûriers qui procurent la nourriture des vers à soies, & d'oliviers, d'où provient l'huile d'olive : l'autre est partagé entre la culture de la vigne & celle des bleds. Les vignerons, excités par le prix excessif auquel le vin s'est élevé, ont planté la vigne dans des fonds très-propres au bled.

Cette nouvelle plantation est nuisible à l'agriculture, car il en est résulté les inconvéniens qu'on va détailler.

1°. La vigne est, de toutes les parties de l'agriculture, celle qui exige plus de soins, plus de travail : le laboureur ayant augmenté sa culture, a été nécessairement forcé de diminuer le travail de chaque vigne, ainsi sa récolte en est devenue plus foible.

2°. Les vignes nouvelles ne dédommagent pas toujours de la culture qu'elles exigent. Plus sujètes aux intempéries de l'air que les anciennes, une gelée, un brouillard, enlève au laboureur le fruit de toutes ses peines.

3°. Le vin des nouvelles vignes étant d'une qualité inférieure à celui des anciennes, il en résulte le plus souvent

---

(1) Un habitant des montagnes du Jura cultivoit ses héritages suivant l'usage du pays; il ne pouvoit ni vivre ni nourrir son bétail; il renonce à cet usage, une partie de ses prés est convertie en prairies artificielles : il fait une double récolte, son bétail est mieux nourri, il en retire plus de fruit, plus d'engrais; ses champs sont engraissés, leur récolte devient plus abondante : ainsi, ses héritages, quoique sur un sol stérile, acquièrent une fertilité qui lui procure, & à sa famille, une vie plus heureuse.

que le vigneron a une récolte très-foible & d'une mauvaise qualité.

4°. Le laboureur qui a converti en vigne une partie de ses fonds propres au bled, ne peut plus nourrir la même quantité de bétail; il n'a plus l'engrais suffisant pour féconder ceux qu'il réserve à la semence : delà la stérilité & la disette.

La plaine est le grenier d'abondance qui fournit la subsistance aux deux autres : son sol a une supériorité bien marquée; il exige moins de travail & d'engrais.

La plaine est divisée en deux parties bien distinctes : l'une, appelée terre ferme; & l'autre, marécageuse.

La première partie renferme, en certains endroits, des prairies qui fournissent abondamment du foin avec lequel on nourrit beaucoup de bétail; dans les lieux où il n'y a pas de prairie, on y supplée par des prés artificiels, formés avec le trefle, la luzerne & la sparsette.

La plaine marécageuse est couverte d'étangs, de marais : l'air n'est pas sain, l'habitant n'y jouit pas d'une bonne santé; le bétail, n'y trouvant pas un bon pâturage, est maigre & rend peu de fruit.

Ces maux disparoîtront par le desséchement des marais : déja une partie de ces immenses terreins sera rendue cette année à l'agriculture; elle produira du bled & du foin.

L'écoulement des eaux des étangs, des canaux faciles à pratiquer, opéreront en peu de tems le desséchement des marais : ainsi cette partie de la plaine fournira son contingent à l'agriculture.

Dans plusieurs parties de la plaine, le laboureur est dans l'usage de laisser chaque année une partie de ses fonds sans culture; il pense que le repos est nécessaire pour rendre la terre plus propre à produire l'année suivante.

Le laboureur renoncera à cet usage, s'il réflechit qu'un moyen très-simple peut rendre chaque année la terre productive. Il ne s'agit que de varier les cul-

tures fur le même fol, c'eft-à-dire, de former un pré artificiel dans un fonds qui vient de produire du froment, de l'orge, ou de l'avoine, ou d'y femer des choux, raves, pommes-de-terre, navets, & turneps. Cette derniere racine, qui fe fème & fe plante comme les choux, eft précieufe pour le bétail, fur-tout pour les vaches, auxquelles elle fournit beaucoup de lait.

Tels font les moyens généraux qui peuvent améliorer l'agriculture en France. Il eft facile à chaque commune d'en faire l'application à fon territoire, & de déterminer le mode de culture qui lui convient.

Ce n'eft pas affez pour le laboureur d'avifer aux moyens qui peuvent féconder fes prés & fes champs; il doit porter fon attention fur les légumes, & les racines qui forment l'objet des jardins. Un jardin qui doit réunir l'utile à l'agréable, fera compofé, 1°. de légumes, 2°. de racines, 3°. de plantes falutaires à la fanté, 4°. d'arbres frutiers.

SECTION I.

Des légumes & racines.

Il ne s'agit pas ici de faire la defcription d'objets dont la figure n'eft ignorée de perfonne. On rappellera feulement ce que tout le monde fait; mais c'eft à quoi tout le monde ne penfe pas.

La nourriture la plus faine & la plus convenable à l'homme, eft celle que lui fourniffent les légumes. Cependant on voit une infinité de jardins qui ne contiennent les uns que de la verdure, quelques arbres ftériles; d'autres quelques plantes les moins utiles. On a préféré jufqu'à préfent l'agréable à l'utile : il eft temps de changer de fyftème.

Que déformais les jardins produifent les racines légumes fuivantes.

1°. Les choux, qui ſont de pluſieurs eſpèces faciles à diſtinguer par leur couleur : les rouges, les verts & les blancs ; les premiers ont une chair plus dure que les autres ; ils méritent la préférence : au ſurplus, le ſol, le mode de culture contribuent beaucoup à redonner au choux une bonne qualité. La terre qui doit le recevoir doit être bien préparée. Il ne faut pas ſe contenter de la remuer profondément, on doit augmenter ſes ſels végétaux par un fumier bien pourri. Cette préparation eſt néceſſaire aux objets qui ſeront traités dans cette ſection. Il y a encore deux autres eſpèces de choux : l'une, appelée chou-rave, parce que la racine eſt de la figure de la rave, mais plus groſſe ; l'autre eſt appelée chou-fleur : ſa chair eſt tendre & bonne à manger ;

2°. La bette-rave eſt une plante potagère de deux eſpèces : l'une, rouge ; & l'autre, blanche ;

3°. Le céleri ſe ſème ſur couche, il ſe replante comme le choux ;

4°. Le ſcorſonnère a la peau noire & la chair blanche, il faut qu'il ait reſté deux années en terre pour le ceuillir ;

5°. Le ſalſifi ou cerſifi eſt une plante blanche en dedans & dehors, tendre, laiteuſe, & agréable au goût ;

6°. La pomme-de-terre, connue par ſa bonté & l'uſage qui s'en fait, eſt diviſée en deux eſpèces : l'une rouge, & l'autre blanche. La prémière eſt préférable ; ſa chair eſt plus dure, plus agréable.

7°. Les pois ſont très-variés ; cependant on peut les réduire à deux eſpèces : l'une, dont la tige s'élève à cinq ou ſix pieds, & l'autre ſeulement à deux ou trois pieds. Il en eſt de même des haricots ; mais il y a cette différence entre l'un & l'autre, que les pois ſe ſèment de bonne

heure. Le haricot eſt tendre, il craint les gelées du printems; par cette raiſon, il faut le planter tard.

Section II.

Des plantes médicinales & aromatiques.

Avant de parler de ces plantes, il convient de dire un mot des maladies auxquelles elles peuvent être utiles.

L'homme eſt sujet à une infinité de maladies. Les unes ſont inhérentes à ſa conſtitution ; les autres proviennent de ſa conduite, de l'inſalubrité de l'air.

Dans la jeuneſſe, l'homme eſt affligé de violentes maladies, appelées *petite vérole*, *rougeole*, *fièvre vermineuſe.*

Dans l'age viril on voit l'homme ſujet aux pleuréſies, fièvres putrides, dyſſentries, rhumes, maux de poitrine, de dents, &c.

La vieilleſſe amène différentes maladies, telles que le rhumatiſme, l'aſthme, & l'hydropiſie.

Revenons ſur ces différentes maladies : la petite vérole eſt à proprement parler l'éruption des humeurs. Cette maladie eſt plus ou moins violente ſelon leur gravité. On peut la prévenir par le moyen de l'inoculation ; mais il faut que l'enfant auquel on veut faire cette opération, ſoit préparé par un régime convenable à cette maladie, qu'il s'abſtienne de vin, de viande, & qu'il vive d'alimens doux & rafraîchiſſans, tels que légumes, fruits, petit lait, tiſanes.

2°. Qu'il ne ſoit pas malade ;

3°. Que l'inoculation ſe faiſe à la campagne, ſoit au printems, ſoit en automne ;

4°. Que le virus ou venin ſoit extrait d'un enfant qui aura une belle vérole.

Si la petite vérole vient naturellement, les remèdes ſont très-ſimples.

1°. Des bains de pied;

2°. Des lavemens avec de l'eau & du miel;

3°. Une tiſane compoſée d'eau, de miel & de vinaigre;

4°. Du petit lait;

5°. Des légumes, des fruits;

6°. Une purgation douce, compoſée de crême de tartre;

7°. Un air pur;

8°. Une grande propreté.

Il eſt une obſervation importante à faire. Lorſque la petite vérole a fait ſon entière éruption, il convient de percer les boutons qui ſont au viſage, d'en faire ſortir le pus, afin de diminuer les accidens qui en pourroient réſulter, ſoit en occaſionnant des cicatrices, ſoit en refluant dans le ſang.

Le régime indiqué pour la petite vérole convient à la rougeole.

Quant aux autres maladies de l'enfance, il faut s'en référer à la nature; elle eſt aſſez ſage & aſſez forte pour opérer la guériſon, ſans qu'il ſoit néceſſaire de donner aux enfans aucun de ces remèdes que l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique fourniſſent à l'Europe.

Les maux dont la poitrine peut être affectée, ſont connus ſous ces trois dénominations.

1°. Fluxion de poitrine;

2°. Pleuréſie;

3°. Pulmonie.

L'inflammation de poitrine eſt une affectation du poulmon qui s'enfle, & autour duquel il ſe forme un abcès: cette maladie eſt violente & ſouvent dangereuſe. Elle ſe manifeſte,

1°. Par un mal de tête;

2°. Une douleur dans les reins;
3°. Un visage tantôt rouge, tantôt pâle;
4°. Les lèvres, la langue, la peau sèche;
5°. Une toux sèche, ou des crachats mêlés de sang;
6°. Une fièvre ardente, avec des frissons;
7°. Des taches noires & livides sur la poitrine.

Les remèdes convenables à cette maladie consistent:

1°. Dans une ou deux saignées faites dans les premiers jours, & dans le cas ou le mal n'est pas violent;
2°. Des bains chauds de pied;
3°. De la tisane d'orge;
4°. Du petit lait;
5°. Une boisson avec du sirop capillaire;
6°. Des jus d'herbes;
7°. Une fumigation d'eau bouillante mêlée de vinaigre;
8°. Des cataplasmes, soit de fleurs de mauve, camomille, cuites dans l'eau ou du lait, soit de mie de pain & de lait, appliqués à la gorge & sur la poitrine;
9°. Un air pur;
10°. Deux lavemens par jour.

Il ne faut ni émetique ni purgatif; ces remèdes sont dangereux, parce que la poitrine, qui est délicate, ne peut les supporter; des remèdes rafraîchissans sont les seuls qui peuvent être employés.

La pleurésie occasionnée par un travail ou une marche forcée, a les mêmes caractères que l'inflammation; elle se distingue par un point sur lequel il faut appliquer des cataplasmes tels qu'ils viennent d'être désignés; les remèdes sont les mêmes.

La pulmonie provient d'un vice des poulmons, sur lesquels il se forme une ulcère: cette maladie a trois degrés bien faciles à reconnoître.

1°. Une toux sèche;
2°. Une toux suivie de crachats;

3°. Une toux purulente, accompagnée d'une fièvre continuelle.

Cette maladie, dans ſes premier & ſecond degrés, peut être guerie par l'application des remèdes indiqués pour l'inflammation de poitrine, excepté la ſaignée; mais il eſt utile d'y ajouter un cautère au bras ou à la jambe, afin de détourner l'humeur qui affecte le poulmon. Pluſieurs perſonnes ont obtenu leur guériſon de cette manière; d'autres ſimplement avec de l'eau fraîche : cette maladie, parvenue à ſon dernier degré, eſt incurable; tous les purgatifs ſont mortels, il faut ſoigneuſement les éviter.

Avant de paſſer aux maladies qui ſont communes dans la vieilleſſe, il eſt eſſentiel de parler des fièvres putrides.

Il y a cette différence entre les maladies de poitrine & ces fièvres, c'eſt que les premières proviennent de l'inflammation du ſang, tandis que les autres ne ſont que l'effet de la corruption des matières qui ſont dans l'eſtomach, ou de la bile.

Ces fièvres ſe manifeſtent, 1°. par un violent mal de tête, 2°. par des douleurs de reins & de genoux, 3°. une bouche mauvaiſe, peu ou point d'appétit, 4°. un friſſon ſuivi d'une grande chaleur, 5°. une langue blanche, quelquefois noire, ſuivant l'âcreté des humeurs, 6°. des rêveries, des mouvemens convulſifs.

Les remèdes ſont ſimples.

1°. De la limonade compoſée de jus de citron, ou du vinaigre mêlé avec du ſucre & de l'eau.

2°. Une abſtinence de toute nourriture, ſpécialement de vin & de viande.

3°. Une purgation compoſée de quelques grains d'émétique.

4°. Des lavemens.

5°. Un air pur.

6°. Si après l'émétique, la fièvre continue, on peut donner

donner aux malades une décoction d'orge épaisse, mêlée avec l'esprit de souffre ou de vitriol.

Il est une maladie appelée épidemie, qui tient de la putridité des humeurs; elle se guérit facilement avec de l'eau, du vinaigre, des aromates, pour purger l'air, & une grande propreté dans la maison des malades: l'expérience démontre tous les jours la vérité de cette assertion; cependant on fait beaucoup de dépenses pour ces maladies; on envoie à grands frais des médecins qui donnent beaucoup de remèdes inutiles, dont le prix seroit plus utilement employé à procurer aux malades de bons alimens pour rétablir leur santé (1).

Il est plus commun de voir les personnes âgées atteintes de rhumatisme que les jeunes; voilà le motif qui a déterminé de placer cette maladie dans le rang de celles auxquelles les premières sont sujètes.

Le rhumatisme est une douleur qui affecte une partie extérieure du corps & qui change de siége, tantôt à la jambe, au genou, tantôt au bras. Cette douleur provient d'une transpiration arrêtée, ou d'un sang enflammé: de-là la douleur est plus ou moins vive, plus ou moins tenace, suivant l'âcreté de l'humeur.

Il y a trois espèces de rhumatisme: l'une, lorsque la douleur est sans fièvre, ce qui indique une transpiration arrêtée; la seconde, lorsqu'elle est accompagnée de la fièvre, symptôme qui démontre une inflammation dans le sang; & la troisième, lorsque la douleur se fixe dans une partie du corps: ce qu'on appelle *sciatique*.

---

(1) Un jeune Médecin est appelé dans une petite commune où régnoit une de ces maladies; il fait brûler du bois de genièvre dans les chambres des malades, au-devant de leurs maisons; il conseille l'usage d'eau & de vinaigre, une grande propreté: avec ces trois choses, il réussit à guérir très-promptement les malades.

Remèdes convenables au rhumatiſme.

1°. Si la douleur eſt ſans fièvre, le frottement de la partie malade avec de la flanelle, une tiſanne d'orge, des lavemens, du petit lait, une application de remédes émolliens & adouciſſans ſur la partie ſouffrante, tels que de la mie de pain mêlée avec du lait.

Il faut exciter la tranſpiration, en donnant au malade une infuſion de tuſſilage ou de ſureau. Si la douleur eſt accompagnée de fièvre, la première choſe à laquelle il faut penſer, eſt d'appaiſer l'inflammation du ſang : on peut y parvenir, 1°. par une ſaignée ſuivie d'un bain, enſuite on emploiera les remèdes ci-deſſus indiqués.

Il peut ſurvenir un accident qui eſt bien dangereux. Si l'humeur extérieure rentre, elle peut affecter le poumon : afin de la détourner, il faut recourir au ſeton & au régime indiqué pour les maladies de poitrine.

Si la douleur eſt fixe, une application de remèdes émolliens & adouciſſans, des véſicatoires, peuvent ſuffire. Il eſt eſſentiel d'éviter l'uſage des eaux ſpiritueuſes, & de tous les onguens âcres & gras.

Il eſt aſſez ordinaire d'employer avec ſuccès les eaux ſulphureuſes de Bourbonne, Luxeuil, Plombière, & autres de cette eſpèce.

Cet opuſcule n'étant pas ſpécialement deſtiné à parler des maladies, on dira peu de choſe de celles connues ſous les noms d'aſthme & d'hydropiſie.

La première provient de la foibleſſe ou d'un vice du poulmon, ce qui occaſionne une difficulté de reſpirer. Il y a deux eſpèces d'aſthmes, le ſec & l'humide; l'un eſt une toux ſans crachat, l'autre avec crachat.

Les remèdes convenables à cette maladie conſiſtent : 1°. a uſer d'alimens doux, tels que les légumes, 2°. a

s'abstenir de tous remèdes violens, qui puissent irriter le poulmon, 3°. à ne pas se livrer à un travail forcé.

L'hydropisie est une décomposition du sang, d'où il résulte une enflure dans les jambes, les cuisses, & spécialement dans le ventre. Pour rétablir la pureté du sang & sa fluidité naturelle, on peut employer des jus d'herbe, une tisanne rafraîchissante, quelques purgations, pour évacuer l'humeur. On a souvent recours à une opération chirurgicale pour faire sortir les eaux qui sont dans le ventre : à la vérité, le malade en est soulagé; mais la cause du mal subsistant toujours, il ne tarde pas à retomber dans le même état : il faut s'attacher à détruire cette cause qui est un vice de sang.

Les idées simples que l'on vient de développer sur les maladies & les remèdes propres à les guérir, paroîtront bien foibles & bien insuffisantes, sur-tout aux gens de l'art : c'est à eux à réparer les fautes, les erreurs & les omissions survenues dans cet opuscule.

S'ils veulent être entendus, devenir utiles, il faut qu'ils quittent leur jargon scholastique, qu'ils n'accablent point les malades par des remèdes violens; qu'au lieu d'indiquer ceux qui proviennent de l'étranger, ils tachent d'utiliser les plantes salutaires qui croissent en Europe, spécialement dans une montagne de la Suisse appelée *le Mont d'Or.*

On préviendra plusieurs maladies, 1°. par une nourriture frugale, 2°. une grande propreté dans ses habits & sa maison, 3°. les bains chauds & froids.

On peut guérir des maladies légères, tels que des maux d'estomach, avec de l'eau bien fraîche prise le matin à jeun, & des envies de rendre avec de l'eau tiède, prise également le matin à jeun.

Tout citoyen doit avoir dans sa maison, autant qu'il est possible, du vinaigre & du miel. Il doit trouver dans son jardin les plantes ci-après détaillées.

1°. Le chiendent, racine apéritive & rafraîchissante, qui entre dans toutes les tisannes.

2°. Le tussillage, propre aux rhumes & maladies du poumon.

3°. Le fumeterre, propre à purger la bile.

4°. Le capillaire, convenable aux maladies de poitrine.

5°. La rhubarbe, propre aux évacuations.

6°. La valériane, dont la racine est apéritive.

7°. La pimprenelle, propre aux hémorragies.

8°. La statice, ou herbe à sept tiges, convenable aux plaies & ulcères.

9°. L'angélique, plante stomachique.

10°. La mélisse, cordiale & stomachique.

11°. La bétoine, dont la racine est purgative.

12°. La véronique, dont les feuilles sont vulnéraires & agréables au goût.

13°. Le romarin, arbrisseau dont les fleurs & les feuilles, prises intérieurement, sont propres à fortifier le cerveau, & peuvent être employées dans la paralysie & l'épilepsie.

14°. La menthe ou baume des jardins.

15°. Le bouillon-blanc.

16°. Le basilic, plante agréable par son odeur; prise en infusion elle est utile aux maux de tête.

17°. La guimauve, qui sert dans les tisannes & aux cataplasmes sur les parties enflammées.

18°. La gentiane, vulnéraire, fébrifuge & stomachique.

19°. L'aunée ou énule campane, plante salutaire à l'êstomach.

Les abeilles conviennent parfaitement aux jardins; mais leur travail est si intéressant qu'il exige un traitement particulier.

SECTION III.

Des Arbres à fruits.

Un des plus beaux ornemens des jardins est celui que procurent les arbres : on en distingue de deux espèces, les arbres à grand vent & ceux à mi-vent; ces derniers conviennent mieux aux jardins, les autres ne sont propres qu'à former des vergers.

Il y a deux choses essentielles à examiner dans une plantation d'arbres : 1°. la manière de les planter, 2°. la qualité du fruit convenable au sol où il est planté.

On a établi des pépinières où l'on trouve des arbres prêts à rendre du fruit; mais ces arbres, transplantés dans un sol qui ne leur convient pas, réussissent rarement : l'expérience le démontre tous les jours. Il vaut mieux recourir à une méthode dont le succès est plus assuré.

On trouve dans les forêts (excepté celles de haute-futaie,) des arbres à fruits : les jeunes de ces arbres sont très-propres à former une plantation, pourvu qu'on en use de la manière suivante. 1°. Ils doivent être arrachés avec soin, c'est-à-dire, en conservant, autant qu'il est possible, les racines, sans lesquelles il ne pourroit végéter.

2°. Le terrein dans lequel on les transplante, sera bien préparé par un fossé dont la dimension ne peut être moindre de 4 pieds.

3°. Ils ne seront greffés que lorsqu'ils auront repris racine dans ce nouveau terrein.

4°. La greffe proviendra d'arbres dont les fruits conviennent au sol dans lequel ces jeunes arbres sont plantés.

De cette opération il résulte que ces arbres étant ac-

climatés, ne sont pas sujets, comme ceux de pépinière, à périr par la gelée & les chancres, que dans peu de temps ils donnent du fruit dont la qualité est connue.

Il est inutile de faire l'énumération des différentes espèces de fruits; on distinguera ceux d'une qualite supérieure. Chacun sait que les pommes, connues sous le nom de reinette verte, à côtes, de calville, méritent la préférence; que les fruits appelés beurré, rousselet, royale d'hiver, verte-longue, doyenné, tiennent le premier rang parmi les poires; que dans les fruits à noyau on distingue les prunes connues sous les noms de *reine-claude*, *damas* & *mirabelle*, les *abricots* & les *pêches*.

Des Mœurs des Agriculteurs.

Après avoir dit au cultivateur comment il peut améliorer la culture de ses héritages, il faut lui apprendre ce qu'il doit faire pour vivre heureux dans son ménage, & conserver l'amitié & l'estime de ses concitoyens.

L'agriculture exige un travail actif & constant. Le laboureur doit éviter avec soin tout ce qui peut l'en détourner.

Il ne se livrera point à un autre état; car son temps, ses soins partagés entre deux objets différens, peut-être opposés, il en résultera nécessairement qu'un de ces états languira, ou, pour mieux dire, qu'il n'atteindra le but d'aucun.

Le laboureur n'anticipe point sur le champ de son voisin; il en respecte les fruits, afin qu'on en use de même avec lui.

Le laboureur s'abstient scrupuleusement de tous les procès : s'il est forcé d'en avoir, il invite ses amis, ses voisins à les terminer; il évite par là bien des frais, la perte d'un temps qu'il doit entièrement à l'agriculture.

Le laboureur ne livre point ses denrées à la cupidité;

il les conduit lui même aux lieux où elles se débitent; il en échange le prix avec les objets qui sont nécessaires à sa famille & à son état; il est intéressé à ne pas mettre à ces denrées un prix excessif, car il éprouveroit le premier une augmentation dans la valeur des échanges dont il a besoin.

Il n'est aucun cultivateur qui ne soit convaincu de la nécessité de suivre ces principes; cependant plusieurs s'en écartent.

On voit des procès longs & dispendieux; les marchés manquent de denrées; l'artisan souffre, son travail périt: ainsi, le laboureur devient, sans le savoir, la cause de bien des maux qui réfléchissent sur lui & sur la culture de ses terres.

O vous, habitans des campagnes, qui par vos utiles & précieux travaux, acquérez tant de droits à la reconnoissance, à l'amitié & à l'estime de vos frères, conservez la jouissance de ces délicieux sentimens; il vous en coûtera peu pour avoir beaucoup: anéantissez la chicane & les chicaneurs, respectez les personnes & les propriétés, conduisez vos denrées aux marchés, contentez vous d'un prix raisonnable, distinguez parmi les hommes vos amis de vos ennemis. Ceux qui vous ont imposé des droits onéreux & injustes, ceux qui ont abusé de votre confiance dans l'ancien régime, quels qu'ils soient, seront toujours vos ennemis: ainsi, vos anciens, vos véritables amis sont ceux qui travaillent pour vous, tandis que vous travaillez pour eux.

Les manufacturiers, les artisans, en un mot ceux qui fabriquent des draps, des toiles, des cuirs, du fer, ceux qui les emploient à vos usages, méritent votre amitié & votre estime; traitez avec eux fraternellement: vous avez du bled, ils n'en ont pas; échangez-le avec les draps, les toiles, les chapeaux, les souliers dont vous avez besoin; alors vous serez heureux.

Des connoiſſances néceſſaires au laboureur.

Le laboureur a ſouvent des affaires à traiter : ici, c'eſt un échange à faire ; là, un bail à loyer, à chepteil, à paſſer ; ici, une convention dont l'objet eſt l'amélioration de ſes terres, un partage à faire, un mandat à donner. Le laboureur doit connoître la nature & les conditions eſſentielles de ces actes ; car ſon ignorance ſur ces objets l'oblige à confier ſes intérêts en des mains qui le trahiſſent : s'il ſuſcite ou ſoutient une difficulté, quoique minutieuſe, elle devient ſérieuſe aux yeux des gens de la chicane, qui, au lieu de l'inviter à une conciliation, l'engagent à une pourſuite longue & diſpendieuſe. Le laboureur, trompé par ſes plus cruels ennemis, abandonne ſon état, laiſſe ſes fonds incultes ; ſa famille ſouffre & ſa fortune périt.

Il eſt temps que le laboureur connoiſſe les maux auxquels il s'expoſe en ſe livrant à la chicane : c'eſt lui rendre un ſervice eſſentiel de lui épargner les peines & la dépenſe inſéparable des procès.

Les connoiſſances du laboureur ne ſe bornent pas à la ſcience des actes que ſon état exige, il eſt néceſſaire qu'il connoiſſe comment il faut ſoigner le bétail, quels remèdes conviennent aux maladies auxquelles il eſt ſujet.

Mais où le laboureur pourra-t-il acquérir toutes ces connoiſſances ? Il commencera ſon éducation dans les écoles primaires, il la perfectionnera dans les champs & dans ſa maiſon ; la tâche eſt facile à remplir.

Dans les écoles primaires, le laboureur apprendra la lecture, l'écriture, le calcul, l'arpentage, les élémens de ſon état, les principes de la légiſlation civile & de la morale.

Dans les champs, le laboureur fera l'application de ſon induſtrie.

Dans sa maison, il pratiquera les devoirs que l'humanité & la justice lui prescrivent.

Le laboureur se réunira à ses parens, à ses voisins, pour conférer avec eux des objets de son état. Cette réunion peut s'opérer de deux manières : d'abord, les jours de décade, ensuite tous les jours pendant l'hiver, temps où les travaux de l'agriculture n'exigent pas le même travail que dans les autres saisons de l'année.

C'est en hiver, spécialement le soir, où plusieurs familles peuvent se réunir. Dans ces soirées délicieuses, les premiers momens sont employés aux doux épanchemens de l'amitié ; on fait une lecture tantôt de morale, d'agriculture, tantôt d'histoire ; la jeunesse fait entendre le chant d'hymnes & de chansons civiques ; l'assemblée termine la soirée par un rondeau patriotique.

Le laboureur aura une bibliothèque composée : 1°. des livres élémentaires de morale, agriculture, & législation civile.

2°. De livres de calcul & arpentage.

3°. D'un abrégé de l'histoire ancienne & moderne.

4°. De quelques contes moraux.

Ainsi, le laboureur peut à peu de frais former son éducation, devenir utile à lui-même & à ses concitoyens.

Du bétail.

De tout ce qui peut concourir à la fertilité de la terre, le bétail est le plus utile & le plus nécessaire ; il faut qu'il soit bien soigné & bien nourri : voilà tout le secret de l'agriculture & le moyen de l'améliorer.

Le laboureur examinera 1°. quelle nourriture convient au bétail, 2°. quels soins il exige, 3°. comment on peut conserver & perfectionner l'espèce, 4°. quels sont ses maladies & les remèdes propres à les guérir.

Quoique chaque espèce de bétail utile à l'agriculture

mériteroit un traité particulier, on se contentera d'indiquer les principales choses relatives au bétail. Ceux qui en ont une plus profonde connoissance, s'empresseront d'imiter le citoyen d'Aubenton, qui a publié un excellent ouvrage sur les moutons.

§ Ier.

Du cheval.

Parmi les quadrupèdes, le cheval mérite quelque préférence : elle est due à sa beauté, à sa docilité, & aux services qu'il rend à l'homme.

Dans les différentes espèces de chevaux : on distingue 1°. ceux d'Arabie, à cause de leur beauté & de leur bonté, 2°. les chevaux de Barbarie, 3°. on place dans le troisième rang, ceux d'Espagne, 4°. ensuite ceux d'Angleterre.

En France, les meilleurs chevaux proviennent des départemens de la ci-devant Normandie & Gascogne, de la Haute-Vienne, de Lille-&-Vilaine, & de la Seine-Inférieure.

Voici les principales marques auxquelles on peut connoître un bon cheval.

1°. Des yeux bien fendus, des oreilles courtes & droites, la tête alerte, la bouche fraîche, une encolure fine, le poitrail large, les côtes unies, la croupe ronde & bien fournie, le genou rond en devant, le jarret ample & évidé, le paturon gros, la corne noire, unie & luisante, le sabot haut, la fourchette menue & maigre, la sole épaisse & concave.

Le cheval vit à-peu-près vingt-cinq à trente ans : on connoît son âge par les dents. Il en a quarante; savoir, vingt-quatre mâchelières, quatre canines, & douze incisives. Ses dents de lait durent jusqu'à quatre ans & demi :

à cette époque elles tombent. Celles qui les remplacent, appelées *rons*, sont creuses, ont une marque noire dans leur concavité; à six ans le creux commence à se remplir, de manière qu'à sept ans & demi ou huit ans la marque noire est effacée: alors il est difficile de reconnoître l'âge du cheval.

Le logement du cheval doit être éclairé, sain & proprement tenu.

Le cheval exige un soin journalier. Sa nourriture consiste, 1°. dans du foin naturel & artificiel, 2°. de l'avoine, 3°. du son ou de la farine mêlée d'eau.

On entend par foin artificiel, celui qui provient de la semence de luzerne, de sainfoin de sparsette, de raigras ou fromental, & de treffles.

Le foin naturel est celui qui provient des prés : la qualité de ce foin est différente, suivant la nature du sol. Dans les prés bien arrosés, l'herbe est fine, élevée, elle fournit une bonne nourriture; l'herbe des prés marécageux est grossière, nuisible au cheval.

Il est utile, il est même nécessaire de mettre le cheval au pâturage: l'herbe nouvelle dont il se nourrit, lui donne de l'agilité, de la vigueur, & prévient les maladies auxquelles il est sujet.

L'utilité du cheval est si grande, que tous les laboureurs doivent s'empresser d'en augmenter & améliorer l'espèce. Voici les règles qu'il convient de suivre : les jumens peuvent engendrer à deux ans; les chevaux, moins précoces, ne doivent être employés à ce service qu'à quatre ans: avant ce temps, ils sont sujets à plusieurs maladies qui peuvent ou empêcher la reproduction, ou rendre les poulains foibles & mal constitués ; ces inconvéniens doivent être soigneusement évités.

Le cheval destiné à la reproduction doit être, autant qu'il est possible, sans vices extérieurs ni intérieurs, car ils sont très-communicatifs: ainsi, il doit avoir les qualités qui

ont été désignées : il ne sera point atteint des maladies appelées *pousse* & *morve*.

Afin de mieux réussir dans la reproduction & le perfectionnement du cheval, il faut croiser les races, c'est-à-dire, allier des chevaux d'Espagne, d'Angleterre, de Suisse, avec les jumens de France. Il est aussi avantageux d'allier les meilleurs chevaux de France avec les jumens d'une qualité inférieure.

Le cheval est sujet à plusieurs maladies. On ne parlera que des principales, qui sont la pousse, la morve, la courbature & la vertige.

Les causes de ces maladies sont un travail forcé, des alimens gâtés ou vicieux, comme du foin provenant de prés marécageux, qui a éprouvé un dommage causé par des eaux qui ont déposé leur limon, ou qui n'étant pas sec a pourri dans le fenil.

Le laboureur aura une attention scrupuleuse à ménager son cheval, & à lui donner une bonne nourriture. S'il est atteint de quelques-unes des maladies dont on vient de parler, voici les remèdes qui peuvent leur convenir.

La pousse & la morve indiquent une affectation du poumon, mais elle est plus grave dans l'une que dans l'autre.

Ces deux maladies sont communicatives : le premier soin du laboureur est de séparer le cheval malade de tout bétail, de manière à éviter la communication.

Les remèdes communs à la pousse & à la morve sont, 1°. des alimens rafraîchissans, 2°. un travail modéré, 3°. des fumigations avec une herbe très-commune appelée *matricaire* ; elle excite la transpiration du cheval, & peut détourner l'humeur qui affecte le poumon.

La morve a plusieurs degrés ; 1°. une toux ; 2°. l'écoulement d'une humeur blanche par les naseaux, 3°. ensuite d'une humeur verte. Lorsque la maladie est parvenue à ce dernier degré, elle est incurable : on emploiera utilement

dans les premiers degrés un féton, qui est le seul moyen de dégager les poumons.

La courbature & la vertige exigent une saignée, des remèdes avec de l'eau & du son, peu d'alimens.

§. II.

Du bœuf & de la vache.

Si le cheval est supérieur au bœuf & à la vache par la beauté, l'un & l'autre sont supérieurs au cheval par la bonté & l'utilité. Le bœuf rend à la terre plus qu'elle ne lui donne : c'est par son travail qu'elle est cultivée, c'est par son fumier qu'elle est engraissée.

La vache, moins robuste que le bœuf, peut être employée à la charrue ; il ne faut pas l'ateler avec un bœuf, à moins qu'elle ne soit d'égale force ; on l'exposeroit à un travail forcé qui la rendroit malade.

Chacun connoît l'utilité de la vache, le fruit précieux que l'on retire de son lait, qui produit du beurre & du fromage.

Le petit lait est employé avec succès dans différentes maladies.

Un seul mot suffit pour bien apprécier le bœuf & la vache, c'est qu'après avoir bien servi l'homme pendant leur vie, ils le nourrissent après leur mort : de tels animaux méritent d'être bien logés, nourris & soignés. Examinons ces trois objets.

1°. Le logement sera éclairé, sain, à l'abri de la chaleur & du froid, & tenu proprement.

2°. La nourriture se compose de foin, de paille, de vesce, de son & d'avoine.

3°. Le foin des prairies artificielles est un très-bon aliment pour le bœuf & la vache ; la luzerne, la sparsette, le raigras ou fromental, le sainfoin, fournissent une bonne nourriture.

Il ne faut pas oublier de donner du ſel à ce bétail ; il excite ſon appétit, prévient les maladies auxquelles il eſt ſujet.

Parmi les racines, on en diſtingue une qui eſt précieuſe pour le bœuf & la vache. Cette racine eſt appelée *turneps :* ſa couleur eſt un mélange de rouge & de jaune ; ſa plantation exige les mêmes ſoins que le choux. Lorſqu'on la replante, il faut que la majeure partie ſoit hors de terre, parce qu'elle groſſit plus que celle qui eſt dans la terre ; elle produit des feuilles qui donnent du lait aux vaches. Lorſqu'elle eſt parvenue à ſa maturité, on la dépoſe dans un lieu ſec, enſuite on la coupe par morceaux pour la donner au bétail.

Auſſitôt que le printemps eſt arrivé, on conduit au pâturage le bœuf & la vache : dans des endroits, chaque particulier a ſon pâturage ſéparé ; dans d'autres, il appartient à une commune entière.

Il n'eſt pas difficile de décider lequel mérite la préférence. Dans le premier, le bétail eſt mieux nourri, mieux ſoigné ; il n'eſt pas ſujet aux maladies inſéparables de la communication d'un grand nombre de bétail.

Le pâturage commun attire beaucoup de maux au bétail ; il éprouve la faim, la ſoif, d'où il réſulte très-ſouvent une maladie très-dangereuſe, appelée *pulmonie.* Une loi du 10 juillet, dont le but eſt l'amélioration de l'agriculture a preſcrit la manière dont les fonds communs peuvent être partagés : peu de communes ont exécuté cette loi. Les unes, entraînées par l'uſage, ont préféré à jouir en commun ; les autres, rebutées par la difficulté du partage, n'ont pas oſé entreprendre cette opération ; d'autres ont cru appercevoir plus d'avantages dans la communion que dans le partage.

Le but de cet opuſcule n'étant point de s'immiſcer dans l'exécution des lois, on ſe contentera d'indiquer au cultivateur les moyens d'améliorer le ſol qui eſt deſtiné

au pâturage de son bétail, & les commodités qu'il doit y trouver.

Plusieurs choses sont absolument nécessaires : 1°. un chemin par lequel le bétail puisse facilement arriver au pâturage.

2°. Une fontaine.

3°. Un lieu où le bétail puisse reposer à l'abri de la chaleur, tel qu'une plantation d'arbres.

4°. Si le sol du pâturage est marécageux, de larges & profonds fossés lui donneront de la salubrité & de la fertilité.

5°. Si le sol est aride, on le convertira en prairies artificielles, dont le succès n'est pas douteux.

6°. Les communes qui ont une vaste étendue de terrein commun, dont une partie est cultivée & l'autre réservée au pâturage, doivent séparer l'une de l'autre, tellement que le bétail ne puisse endommager la partie cultivée.

Quant à l'autre partie, il est un moyen très-simple de la fertiliser; il consiste à diviser son étendu en plusieurs clôtures proportionnées au nombre de bétail qui doit y pâturer. Il n'est personne qui ne connoisse l'avantage des clôtures ; elles doublent, triplent même la récolte : les citoyens, les communes doivent s'empresser à diviser leur terrein de cette manière; le bétail est plus facile à garder, il est mieux nourri, & rend plus de fruit.

7°. Le bétail exigeant beaucoup de soins, on n'en doit confier la garde qu'à une personne capable de remplir cette pénible tâche ; il faut lui accorder une juste indemnité de ses peines. Les communes qui ont beaucoup de bétail, sont intéressées à donner au berger un logement, une rétribution qui le mette à l'abri du besoin, afin qu'il ne puisse être détourné du soin qu'il doit au bétail. Cependant on a vu jusqu'à présent les bergers mal vêtus, mal nourris, même obligés de mendier, tandis que des gens inu-

tiles jouiſſoient de toutes les commodités de la vie. Pourquoi ce délire de l'eſprit humain ? L'homme a toujours mépriſé ce qui lui étoit utile, pour écouter des charlatans de toute eſpèce, dont les uns lui promettent une vie qu'ils peuvent abréger & non prolonger les autres un bonheur qui n'eſt pas en leur pouvoir; d'autres échangent la fortune du laboureur avec un papier barbouillé d'inepties & d'abſurdités

8°. Des ſoins, un bon pâturage, procurent à la vache un lait abondant. Pour mettre à profit ce lait, l'on a formé preſque par-tout des établiſſemens connus ſous le nom de *fruitière :* c'eſt-là où l'on fait le beurre & le fromage. Le laboureur a un intérêt majeur à entretenir & améliorer ces établiſſemens qui exigent, 1°. une perſonne intelligente, 2°. des uſtenſiles, 3°. un lieu ſalubre & commode pour le dépôt des fromages.

Après avoir détaillé en quoi conſiſte la nourriture du bœuf & de la vache, il faut examiner les ſoins qu'ils exigent.

1°. Les ſoins à donner au bœuf ſont différens de ceux qu'exige la vache.

Il eſt utile d'étriller le bœuf tous les jours, de laver, graiſſer la corne des pieds, de lui donner bonne litière.

2°. Lorſque le bœuf eſt au travail, il ne faut pas le preſſer parce qu'il marche lentement; on doit lui donner un temps ſuffiſant pour ſon repos, ſur-tout pendant la grande ardeur du ſoleil : car la chaleur l'incommode beaucoup.

La vache étant plus foible & plus délicate que le bœuf, mérite une attention particulière : ainſi on ne doit pas la livrer au même travail que le bœuf; car on perdroit le fruit qu'elle produit.

Lorſque la vache a reproduit ſon eſpèce, elle exige un ſoin particulier & une meilleure nourriture; il n'eſt aucun laboureur qui ne connoiſſe & ne pratique cet uſage.

Puiſque

Puisque le bœuf & la vache sont d'une utilité majeure, le laboureur doit s'occuper d'une maniere spéciale de leur reproduction. Le taureau qui sera ce service, doit avoir au moins deux ans, sans aucun vice extérieur ni intérieur : l'œil vif, la démarche légère, indiquent la santé du taureau ; il faut entretenir & améliorer cette santé par de bons alimens, qui contribueront à l'efficacité de son service.

Le service du taureau doit être proportionné à ses forces. Cette règle, dont le laboureur sentira l'utilité, est strictement observée dans un troupeau particulier, auquel on attache un taureau ; mais on s'en écarte dans un troupeau commun. Un ou deux taureaux maigres, même étiques, servent à 150 ou 200 vaches : qu'en résulte-t-il ? que la plupart de ces vaches ne sont pas fécondées, & que les veaux sont foibles ; souvent ils périssent. On ne peut trop conseiller au laboureur d'éviter ces inconvéniens qui portent une atteinte funeste à l'agriculture.

Différentes maladies affectent le bœuf & la vache. La plus dangereuse est celle qui s'appelle *pulmonie* ; il est difficile de la guérir, d'arrêter les progrès de cette maladie. Recourons à ses causes, cherchons les remèdes convenables à sa guérison ; peut-être en détruisant les unes, & par un bon choix des autres, on parviendra à délivrer le bétail de ce fléau.

L'expérience a démontré que la pulmonie provient : 1°. d'un travail forcé, 2°. d'un froid ou d'une chaleur excessive, 3°. d'une soif ardente.

Cette maladie est si commune, qu'il est aisé de la distinguer des autres. L'animal qui en est atteint, perd les forces & l'appétit ; son poil hérisse, ses flancs sont agités, ses yeux languissans, & sa tête est toujours baissée : tels sont les signes de la pulmonie. A cela le laboureur peut ajouter l'examen de ces causes : a-t-il forcé son bétail au travail ? ce bétail a-t-il éprouvé le froid, la chaleur, la soif ?

a t-il communiqué avec un bétail atteint de pulmonie ? Si une de ces caufes eft réunie aux fignes qui viennent d'être détaillés, il ne faut pas douter que ce foit une maladie dangereufe.

Le laboureur ménagera fon bétail ; il le garantira du froid, il ne l'expofera pas aux grandes chaleurs, il lui procurera de l'eau, & lui interdira toute communication avec un bétail atteint de pulmonie.

Une difette d'eau eft bien funefte au bétail qui eft au pâturage ; il ne peut manger, s'il a foif ; & s'il éprouve la foif, il ne peut éviter une maladie : la difette d'eau ne provient pas toujours du défaut de fources, mais de la négligence d'en recueillir les eaux.

Les remèdes employés à la guérifon de la pulmonie ont eu peu de fuccès. Eft-ce que cette maladie eft incurable, ou ces remèdes lui font-ils contraires? Une partie du bétail atteint de cette maladie a recouvré la fanté ; celle qui a péri n'a pas été bien foignée, ou les remèdes étoient contraires.

La pulmonie eft toujours occafionnée par un fang échauffé, il faut donc rafraîchir le bétail ; elle eft accompagnée de fièvre, il faut qu'il s'abftienne de fa nourriture ordinaire ; le poulmon eft affecté, il faut détourner l'humeur. Ainfi, des breuvages rafraîchiffans, un féton, font les feuls remèdes qui conviennent à la pulmonie.

S'il eft effentiel de prévenir cette maladie, il l'eft encore plus d'empêcher fa communication ; elle fe termineroit fouvent par la perte d'un bétail, fi l'on n'avoit foin de le féparer ou de l'immoler au falut des autres.

Au lieu de prendre cette précaution, le cultivateur néglige cette maladie ; le mal s'accroît, il fe communique : de là une épizootie qui entraîne la perte de beaucoup de bétail. Le laboureur, inftruit dès fa jeuneffe des

maux inséparables de la pulmoine, portera toute son attention à en prévenir l'effet.

Du mouton.

On vient de parler de plusieurs animaux très-utiles à l'homme ; il faut placer dans ce nombre le mouton. Sa chair le nourrit, sa laine est employée à son habillement, son engrais fertilise les champs.

Le lait de la brebis, mêlé avec celui de la vache, produit un excellent fromage.

Un animal qui réunit tant d'objes d'une utilité majeure, ne peut être négligé.

Examinons comment il doit être logé, soigné & nourri.

1°. La nature a gratifié le mouton d'une couverture si chaude, que son logement ne doit être ni trop chaud, ni trop froid ; il suffit qu'il soit à l'abri de la chaleur, & de l'intempérie de l'air.

2°. Le mouton est très-délicat ; il craint la fatigue : la chaleur lui fait plus de peine que le froid, car elle lui occasionne une maladie violente dont il guérit difficilement : ainsi, le berger aura soin de ne pas fatiguer le mouton, de le mettre à l'abri de l'ardeur du soleil. En été, il est utile de laisser le mouton en plein air ; il se porte mieux, sa laine en est plus fine.

3°. La nourriture du mouton est fraîche ou sèche.

On entend par nourriture fraîche :

1°. L'herbe des pâturages qui est la meilleure nourriture que puisse prendre le mouton, sur-tout dans les terreins élevés, secs, légers & en pente : l'herbe des marais lui est nuisible.

2°. Les choux.

3°. Les racines de carotte, de panais, de salsifis.

4°. Des raves, des navets, & des pommes-de-terre.

La nourriture sèche ſe compoſe :

1°. De foin, ſain-foin, luzerne, ſparſette, raigras, fromental.

2°. De l'avoine, de l'orge, du ſon de froment.

3° Du chènevi, de la graine de genêt, des glands, du pain ou tourteau de chènevi, navette, &c.

4°. De légumes, tels que les féveroles, veſces, pois & haricots.

5°. De la paille d'orge, d'avoine, de veſce, de lentille, de pois & haricot.

6°. Des feuillées de différens arbres, tels que charmes, peupliers, ſaules, &c.

1°. Il eſt eſſentiel d'obſerver qu'il faut, autant qu'il eſt poſſible, mélanger les nourritures fraîches avec les sèches, ſpécialement en hiver, parce que ſi le mouton ne vivoit que de ſubſiſtances sèches, il ſeroit malade, & pourroit périr.

2°. Que parmi les nourritures sèches, il en eſt quelques-unes dont l'excès nuit au mouton : tels ſont les glands, les pains ou tourteaux de chénevi, de navette, dont la quantité donne au mouton le dévoiement; il faut qu'il en mange peu & rarement.

3°. Que pour exciter l'appétit du mouton, & prévenir les maladies auxquelles il eſt ſujet, il eſt néceſſaire de lui donner ſouvent du ſel.

L'eſpèce du mouton ſe perfectionne par l'alliance d'une belle race avec une inférieure. Parmi les béliers, on diſtingue ceux de Barbarie, d'Angleterre, d'Eſpagne; & en France ceux des Pyrénées-Orientales.

Le bélier ſera de bonne taille, bien ſain, couvert de bonne laine; il ſera âgé de deux ans, & ne ſervira pas au-delà de 50 ou 60 brebis.

La brebis ſera également bien conſtituée, de la laine la plus fine; elle aura au moins 18 mois, & n'excédera pas huit ans.

De l'alliance de ces deux animaux, il réſultera des

agneaux qui ſurpaſſeront les mères, ſouvent les pères. Ainſi, en choiſiſſant toujours un bélier plus fort que la brebis, on parvient en très-peu de temps à améliorer un troupeau de moutons, qui produira une laine plus abondante & plus fine.

Perſonne n'ignore que le mouton fertiliſe le ſol qu'il pâture : l'urine & la fiente qu'il répand, changent un terrein ſec & maigre en un très-fertile. Pour obtenir cet avantage, plusieurs conditions ſont néceſſaires.

1°. Il faut au moins 50 moutons pour former un parc.

2°. Le parc eſt une étendue de terrein proportionnée au nombre de moutons, & qui eſt circonſcrite par des claies.

3°. Avant d'établir un parc, on donne un ou deux coups de charrue au terrein qui doit être parqué, afin que l'urine & la fiente du mouton pénètrent & fécondent mieux la terre.

4°. Le mouton entre le ſoir dans le parc ; il en ſort à huit ou neuf heures du matin, lorſque le temps du pâturage eſt arrivé.

Le mouton eſt ſujet à pluſieurs maladies, la gale, la morve ou maladie du poumon, le vertige ou le trop de ſang.

Ces maladies ſont très-communicatives. Le premier ſoin eſt de ſéparer l'animal malade, de manière qu'il ne puiſſe avoir aucune communication avec le troupeau.

L'air & le ſel ſont les remèdes généraux les plus convenables à ces maladies.

§, I.

De la gale.

Cette maladie très-commune provient :

1°. De l'air infect & mal-ſain des étables.

2°. Du paſſage d'une chaleur exceſſive & concentrée à un grand froid.

3°. De la mal-propreté des étables, de manière que la toiſon du mouton étant infectée de pouſſière & de balles, qui pénètrent juſqu'à la racine des flocons de laine, il s'enſuit la gale. Elle ſe reconnoît aux ſignes ſuivans :

1°. Le mouton ſe gratte avec les pieds ou les dents.

2°. Il ſe frotte contre les râteliers, les arbres & les murs.

3°. On trouve des flocons de laine dérangés.

4°. La laine eſt tachée de boue ſur les parties du corps que le mouton peut atteindre avec les pieds.

Lorſque le berger s'apperçoit de quelques-uns des ſignes qui viennent d'être détaillés, il doit viſiter ſoigneuſement le mouton pour voir s'il a de la gale, qu'il reconnoîtra aiſément par une peau plus dure dans les parties galeuſes, & des grains qui réſiſtent ſous le doigt.

Cette maladie eſt tellement dangereuſe, qu'il ne faut qu'une brebis galeuſe pour infecter tout un troupeau.

Le laboureur portera toute ſon attention à prévenir cette maladie, arrêter ſes progrès, & à la guérir.

On peut prévenir la gale : 1°. en laiſſant coucher à l'air le mouton, 2°. par une grande propreté dans ſon étable, 3°. en lavant ſouvent ſa toiſon.

On arrête les progrès de cette maladie par la ſéparation du mouton qui en eſt atteint, de manière qu'il n'ait aucune communication avec le troupeau.

Les remèdes propres à guérir la gale conſiſtent :

1°. A appliquer ſur les parties galeuſes un onguent composé de graiſſe & de térébenthine ;

2°. A faire ceſſer les cauſes de cette maladie. Si elle vient de fatigue, de la chaleur des étables, ou de mauvaiſe nourriture, il faut donner du repos, un bon air & une nourriture ſalubre au mouton.

3°. On emploie encore, contre la gale, du tabac ap-

pelé *briquet :* le berger le coupe par menus morceaux, le mâche; il frotte les parties galeuses de sa salive imprégnée de ce tabac.

§. II.

De la morve.

Le mouton est sujet à une maladie qui se nomme, en certains endroits, *claveau*; en d'autres, *morve :* elle est occasionnée par l'humeur; aussi elle se manifeste par des ulcères extérieurs.

Les causes de cette maladie sont : 1°. le passage de la chaleur concentrée des étables à un air plus vif & plus froid, 2°. une nourriture plus forte ou plus abondante, qui occasionne des humeurs malignes, 3°. la force des herbes du printemps & d'automne.

On prévient, on arrête les progrès de cette maladie, de la même manière que la gale. Il est utile de tuer le mouton qui en est atteint, afin d'éviter une épidémie bien funeste à l'espèce.

Les remèdes propres à cette maladie consistent :

1°. En une saignée à la jugulaire,

2°. La diette.

3°. Des breuvages rafraîchissans, tels que de l'eau de son, une infusion de mélisse, de persil, de safran,

4°. Une nourriture légère mêlée de sel.

§. III.

Du vertige, ou le trop de sang.

Le mouton craint beaucoup la chaleur; l'ardeur du soleil lui occasionne cette maladie qui affecte les moutons les mieux nourris & les plus forts : il est facile d'éviter

cette maladie; elle se manifeste par les symptômes suivans :

Le mouton respire la gueule ouverte, il écume, il rend le sang par le nez, il râle & bat du flanc; son œil devient rouge, il baisse la tête & périt à l'instant.

D'après ces signes, il est aisé d'appercevoir que la maladie est causée par une inflammation du sang: la saignée devient indispensable. Lorsqu'elle est faite à temps, le mouton guérit facilement.

Je termine mes développemens sur l'agriculture. Sans doute on les trouvera bien minces & insuffisans; mais je me suis arrêté à deux idées principales. 1°. L'expérience démontre que toute la science agricole consiste à bien soigner & bien nourrir le bétail: que faut-il de plus au laboureur? pourquoi le détourner de son travail par une étude sèche & stérile des différentes qualités de la terre, & de plusieurs autres détails dont l'application est inutile? Ne suffit-il pas de lui dire : le bétail cultive & féconde la terre; mieux il sera soigné & nourri, plus il contribuera à la rendre fertile?

2°. Mon opuscule étant destiné pour la jeunesse, j'ai cru ne devoir lui présenter que des objets proportionnés à ses facultés intellectuelles, des objets qu'elle puisse sentir & juger. Ses instituteurs sauront bien ajouter les développemens convenables; ils les trouveront dans les auteurs qui ont traité de l'agriculture & du bétail.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.